

LE

SACRÉ CŒUR

d'après l'Écriture et la Théologie

PAR LE

P. H. MONIER-VINARD, S. J.

APOSTOLAT DE LA PRIÈRE
TOULOUSE



CENTRE DE DOCUMENTATION

4873, avenue Westmount
Montréal, Qué. H3Y 1X9

264.7
M746s

248.159.24
M744 s
26726

CENTRE DE DOCUMENTATION CND
4873 Ave. Westmount s.
Montréal, H3Y 1X9

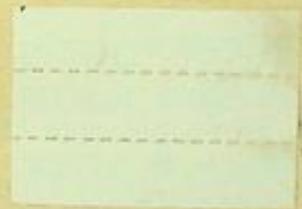
74972

LE SACRÉ COEUR
D'APRÈS
L'ÉCRITURE ET LA THÉOLOGIE

H. MONIER-VINARD, s. J.



LE SACRÉ CŒUR
D'APRÈS
L'ÉCRITURE ET LA THÉOLOGIE



APOSTOLAT DE LA PRIÈRE
9, RUE MONPLAISIR, 9
— TOULOUSE —

CENTRE DE DOCUMENTATION CND
4873 Ave. Westmount
Montréal, H3Y 1X9

74972

dans les pratiques et les images tout ce qui peut légitimement justifier ces réserves, et surtout en replaçant sous son vrai jour cette dévotion, en étudiant ce que nous disent d'elle la Sainte Ecriture, la Liturgie et le Magistère ecclésiastique, en découvrant les larges et splendides perspectives qu'elle ouvre à nos vies spirituelles, ce qui est montrer du même coup à quel point elle est naturelle à tout chrétien.

C'est ce qu'a voulu tenter ce modeste essai. Partant de l'opportunité de cette dévotion, à une époque comme la nôtre, si troublée et si divisée (chap. I), on a cherché ensuite à établir son fondement scripturaire (chap. II).

L'apôtre saint Jean a été notre guide. N'était-ce pas justice? Il est le « disciple que Jésus aimait », celui qui, au soir de la Cène, reposa sur le Cœur du Christ et en comprit toutes les merveilles. Pour avoir longtemps puisé à la source même de l'amour, c'est lui qui nous a donné de Dieu cette admirable définition « Dieu est amour », « Deus caritas est » (I Jo., IV, 8), et nous a dit de Jésus qu'il était celui qui « avait aimé jusqu'à la fin, jusqu'au bout » « In finem dilexit » (Jo., XIII, 1). N'était-il donc pas tout désigné pour nous parler d'une dévotion qu'il fut le premier à pratiquer, d'un amour qu'il fut le premier à comprendre pour nous en révéler le sens et la profondeur?

Aucun autre Evangéliste n'a mis en si saisissant relief l'amour que Jésus avait pour son divin Père et pour les hommes. Aucun n'a compris comme lui le sens et l'importance du fait de la transfixion au Calvaire du Cœur de Jésus mort, qu'il était du reste

le seul des Apôtres à avoir vu, comme il a été le seul à en parler.

Ce récit de saint Jean que l'Eglise a inséré dans la messe du Sacré Cœur (Evangile et Communion) met en pleine lumière une des notes les plus caractéristiques de son Evangile.

Alors que saint Matthieu, saint Luc et saint Marc, lorsqu'ils parlent d'un fait ou d'un épisode de la vie de Jésus, se bornent à le raconter, en mentionnant au besoin une référence à l'Ancien Testament, saint Jean lui, non seulement note la référence, mais il explique le fait par elle; il insère ainsi en quelque sorte le fait dans l'Ancien Testament, lui donnant par là toute son ampleur et sa signification.

Saint Jean et saint Paul sont bien, sous ce rapport, les deux grands maîtres : tous deux, dans l'infaillible lumière du Saint-Esprit, interprètent Jésus et sa vie en fonction de l'Ecriture; c'est aussi pourquoi leur lecture est spirituellement si enrichissante.

*
**

De tous deux nous nous sommes inspiré en particulier dans les quatre premiers chapitres où l'on montre (chap. III) ce qu'est en réalité la dévotion au Sacré Cœur et (chap. IV) combien elle est nécessaire et essentielle à la religion de tout chrétien.

Le cinquième chapitre, à la lumière de tous les Evangiles, cherche à grouper, en les renforçant l'une par l'autre, les diverses manifestations de l'amour de Jésus pour les hommes.

Dans les deux derniers chapitres, pour ce que nous devons rendre au Sacré Cœur en réponse à

l'Encyclique *Miserentissimus* du Pape Pie XI (8 mai 1928), sur la dévotion au Sacré Cœur :

« Il n'y a assurément pas d'époque où l'assistance du Seigneur Jésus-Christ ait fait défaut à son Eglise, mais son appui et son secours lui furent d'autant plus présents qu'elle était menacée de maux et de dangers plus graves, les remèdes les plus adaptés aux temps et aux circonstances lui étant assurés par cette divine Sagesse qui « atteint avec force d'une extrémité du monde à l'autre et dispose tout avec douceur » (*Sap.*, VIII, 1).

» Jusqu'aux temps plus rapprochés de nous, « la main du Seigneur ne s'est pas raccourcie » (*Is.*, LIX, 1). « ... Alors que la charité des fidèles allait se refroidissant, la charité même de Dieu a été proposée aux honneurs d'un culte spécial et les richesses de sa Bonté ont été largement ouvertes grâce à l'acte de religion qui est « le culte du Cœur de Jésus dans lequel sont cachés tous les trésors de la Sagesse et de la Science » (*Col.*, II, 12).

» Jadis, en effet, quand la race humaine sortait de l'arche de Noé, Dieu avait fait briller à ses regards comme signe d'un pacte d'amitié « l'arc resplendissant dans la nuée » (*Gen.*, IX, 13). ... Il a fait de même aux heures troubles d'une époque plus récente.

» Alors que se répandait sournoisement l'hérésie, ruineuse entre toutes, ce Jansénisme, qui, contraire à l'amour et à la piété envers Dieu, le représentait, non pas comme un Père à aimer, mais comme un Juge implacable à redouter, le très bon Jésus montra son Cœur Sacré comme un emblème de paix et de

charité, offert aux regards des nations... C'était présager une victoire certaine.

» Aussi dans l'Encyclique *Annum sacrum*, notre prédécesseur d'heureuse mémoire, Léon XIII, n'hésitait-il pas à s'exprimer en ces termes :

« Aux temps plus rapprochés de ses origines, » quand l'Eglise subissait le joug des Césars, la » croix apparue dans le ciel à un jeune empereur » fut le signe et la cause d'une victoire complète. » Voici que, *de nos jours*, se présente à nos regards » un autre présage favorable et tout divin : c'est » le Sacré Cœur de Jésus surmonté d'une croix, » brillant au milieu des flammes.

» En lui se doivent placer toutes nos espérances, » *c'est à lui qu'il faut demander, c'est de lui qu'il faut attendre le salut de l'humanité.*

» Et c'est à juste titre, vénérables Frères, car » cet heureux symbole et la forme de dévotion qui » en découle, ne résumant-ils pas l'ensemble de la » religion et ne renferment-ils pas la règle de la » vie la plus parfaite?

» *Par là, les âmes sont amenées plus rapidement » à une connaissance approfondie du Christ Seigneur; elles sont excitées plus efficacement à » l'aimer avec plus d'ardeur et à l'imiter de plus » près.* Il n'est donc pas étonnant qu'une forme » de religion si excellente ait constamment attiré » l'attention de nos prédécesseurs... (1). »

Ainsi Pie XI, rappelant les paroles de Léon XIII, nous montre l'opportunité de la dévotion au Sacré

(1) *Le Sacré Cœur*, par P. GALTIER, S. J. (Coll. *Cathedra Petri*, pp. 48, 52, 53). Nous renverrons souvent dans cette étude à cet excellent ouvrage.

Cœur, instituée officiellement dans l'Eglise au temps où sévissait l'hérésie janséniste qui tuait au cœur des hommes l'amour pour Dieu en le remplaçant par la crainte.

Et ce même Pie XI, et Pie XII à son tour, invitent les fidèles d'aujourd'hui à intensifier leur dévotion envers le Sacré Cœur, tant à cause du laïcisme qui tend à couper les ponts entre l'homme et Dieu, qu'à cause du climat de haine et de division entre peuples et entre classes créé par un nationalisme exagéré et le communisme soviétique.

Pour détruire ces haines fratricides, rien de plus efficace que la dévotion au Sacré Cœur.

Elle est la seule dévotion qui, s'adressant exclusivement à l'amour de Jésus pour nous, nous manifeste et nous fait pénétrer cet amour, et qui, en nous faisant rendre à Notre-Seigneur le tribut d'amour auquel il a droit, tend à nous faire établir et étendre ici-bas ce climat d'amour mutuel qui est celui de la Cité éternelle et met ainsi un peu de ciel sur la terre.

Ce que nous apporte dans ce but la dévotion au Sacré Cœur est unique et irremplaçable, car tous les mystères de la religion et tout particulièrement *l'Incarnation et la Rédemption* sont des *mystères d'amour* en même temps que des *abîmes d'amour*.

Dans l'éblouissement du Grand Mystère jusque-là caché au monde, et que Dieu vient de lui révéler, saint Paul, dans l'Épître aux Ephésiens, exulte et veut faire part à tous des divines lumières reçues :

C'est l'ensemble du Mystère du Christ qui lui a été manifesté. Il a vu ce qu'était pour le Père le Christ, Verbe incarné, Celui « en qui et par qui

il a fait toutes choses... » Celui qu'il a placé au-dessus de tous et qui est le Fils de son amour... et comment, dans son infinie et excessive charité pour nous, *propter nimiam caritatem qua dilexit nos...* (Eph., II, 2), le Père avait voulu reprendre et récapituler dans le Verbe incarné toute la création souillée par le péché, comment, par lui, il veut communiquer à tous les pécheurs — à tous ces morts spirituels, fils de colère — toutes les bénédictions spirituelles contenues dans le Christ.

Ces pécheurs, malgré leurs fautes, il ne les a jamais abandonnés, puisque tous sont créés et prédestinés *in Christo* en droit, dès l'éternité, mais c'est dans le Christ et par le Christ seul qu'ils peuvent et doivent recevoir cette grâce, qu'ils y sont tous appelés, bien qu'il soit en leur pouvoir de n'y pas répondre.

Cette prédestination comporte l'adoption divine, adoption qui, aux yeux émerveillés de saint Paul, s'étend non seulement au peuple juif, mais à toutes les nations.

Si haute, si incroyable est cette vérité cependant fondamentale, qu'il faut pour la pénétrer « les yeux illuminés du cœur » (Eph., I, 18).

Eph., I, 16. « Je ne cesse pas, dit saint Paul, de remercier Dieu pour vous, et de le prier pour vous,

17. » afin que le Dieu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père de Gloire, vous donne un esprit de sagesse, un esprit qui vous le révèle et vous le fasse connaître.

18. » Qu'il illumine les yeux de votre cœur afin que vous sachiez quelle espérance vous ouvre son

appel, quels trésors de gloire son héritage vous réserve parmi les saints,

19. » quelle est l'incommensurable grandeur de sa puissance à notre égard à nous les croyants. C'est cette même puissance souveraine, 20, « qu'il a déployée dans le Christ quand il l'a ressuscité d'entre les morts et l'a fait siéger à sa droite dans les cieux,

21. » bien au-dessus de toute Principauté, Puissance, Vertu, Seigneurie, et de tout nom quel qu'il soit, non seulement dans le monde présent, mais encore dans le monde à venir.

22. » Il a mis tout sous ses pieds; il l'a donné pour Chef suprême à l'Eglise

23. » qui est son Corps, la plénitude même de celui qui remplit absolument tout. »

C'est dans ce Christ que nous avons été prédestinés « pour être saints et irréprochables à ses yeux dans l'amour » (Eph., 1, 4). Dans ce Christ qui a accepté de subir l'état de mort corporelle, les morts spirituels que nous étions par nos péchés, sont ressuscités avec lui.

Par le Christ, ainsi que le dit saint Paul aux Colossiens, Dieu le Père nous a arrachés aux puissances des ténèbres, pour nous faire entrer dans le royaume du Fils de son amour et nous « rendre dignes d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière » (Col., 1, 12, 13, 14).

Il a voulu déployer ainsi, devant les siècles à venir, toutes les richesses de sa miséricorde et de sa grâce, dans et par le Christ Jésus en lequel sa Bonté nous comble (Eph., III, 7).

Dans ce royaume de lumière et d'amour, nous sommes, non des hôtes de passage et des étrangers, mais les concitoyens des saints, les familiers de Dieu.

Dans cette grande famille et cité qu'est l'Eglise, nous sommes tous « un » *in Christo Jesu* (Gal., III, 28).

Pour resserrer cette union qui nous rend ainsi « un » avec Jésus, et par lui avec Dieu le Père et les autres chrétiens, il faut que s'affermisse en nous *l'homme intérieur* (Eph., III, 16), que le Christ demeure en nous par la foi. Il faut que nous soyons par lui et en lui « fondés et enracinés en charité, pour pouvoir comprendre dans la lumière des saints les dimensions de la charité du Christ, sa hauteur, sa largeur, sa longueur, sa profondeur, et avoir d'elle une connaissance que Dieu seul peut révéler et qui dépasse toute science » (Eph., III, 14-20).

Ces vérités si profondes et si hautes qui dominent tout l'ensemble de la Création et en expliquent le sens, nous touchent aussi au plus intime de l'être.

Comme le dit saint Pierre, celui qui ne les a pas toujours à portée de la main, celui qui ne les possède pas, ne les vit pas, est « comme un aveugle qui s'avance en tâtonnant dans l'obscurité (II Petr., 1, 9). *Cui non præsto sunt hæc, cæcus est et manu tentans...* ».

Actuellement, tant d'âmes sont troublées dans leur foi, tant de périls extérieurs nous menacent! On se sent à la veille et à la merci d'événements qui peuvent déchaîner entre les peuples comme entre les classes sociales des guerres dont l'horreur dépassera encore tout ce qu'on a vu jusqu'ici. Comment,

dès lors, ne pas sentir monter tumultueusement de nos âmes mille questions brûlantes attendant une réponse apaisante?

Qui pourra nous la donner, sinon Dieu par son Eglise?

D'elle seule nous pouvons l'attendre, car seule elle peut calmer nos terreurs et dissiper nos légitimes angoisses;

Par elle, nous savons, ce qu'il nous importe essentiellement de savoir, et ce qu'aucune science humaine ne peut nous donner, nous savons :

— que nous ne sommes pas ici-bas des isolés;

— que l'appui et les certitudes que réclament légitimement nos faiblesses, nous les trouvons, et à un degré que nous n'aurions jamais pu imaginer et espérer, dans le Cœur humain d'un Dieu tout-puissant, qui s'est fait homme par amour pour nous, qui nous aime comme Dieu de toute éternité, et comme homme depuis son Incarnation il y a vingt siècles, qui nous a aimés durant son existence terrestre, au cours de laquelle, par la science divine, il nous a tous connus individuellement, avec tous nos défauts et tous nos péchés, qui nous a aimés jusqu'à verser pour nous tout son Sang et mourir sur une croix.

Or, ce Dieu mort d'amour pour nous et ressuscité après trois jours passés au tombeau, nous aime toujours du même amour et, pour nous le témoigner, s'est rendu miraculeusement présent dans tous les tabernacles de l'univers, afin de pouvoir vivre à côté de nous tous et dire à chacun d'entre nous

que son amour est le même,
sa Puissance est infinie,

que c'est lui qui dirige tous les événements et qui tient tous les cœurs des hommes dans ses mains,

et que si l'on se confie à lui

et si l'on est fidèle à accepter les volontés pleines d'amour de sa Providence,

on n'a rien à craindre de tous les dangers et de tous les maux qui peuvent fondre sur nous.

L'Eglise seule a droit de parler de la sorte parce qu'elle sait le Cœur et l'amour du Christ son Epoux, et parce qu'infailible, elle a autorité pour énoncer de pareilles affirmations.

En nous parlant de l'amour de Dieu pour nous, elle nous parle de ce qu'elle sait, de ce qu'elle touche du doigt depuis sa naissance, de ce dont elle est sûre et qu'elle a mission de transmettre fidèlement et intégralement à tous ses fils.

Elle est Mère et sait tous nos besoins. Si elle nous oriente aussi obstinément vers le Sacré Cœur et nous invite à faire profondément entrer cette dévotion dans nos pratiques religieuses, c'est qu'elle en a la conviction : dans la connaissance et l'amour du Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous trouverons l'apaisement de toutes nos angoisses et le remède de tous nos maux, et que cette dévotion bien pratiquée est le moyen le plus sûr et le plus facile de créer dans tous les cœurs ce climat d'amour qui détruira la haine et fera de ce monde une image et comme le vestibule de la Cité de Dieu.

Car elle est essentiellement la dévotion qui nous manifeste le mieux, le plus simplement et le plus profondément, l'immense et excessif amour de Dieu pour l'homme (*Eph.*, II, 4),

— qui nous le fait comme toucher du doigt en le rendant visible,

— qui provoque et excite le plus efficacement de la part des hommes ce retour d'amour envers le Christ, qui en rejaillissant sur tous les hommes, établit ici-bas le règne de la concorde et de la paix.

Seul, en effet, le Cœur de Jésus vivant dans l'Eglise, mystiquement présent et agissant dans l'âme des fidèles en état de grâce, peut faire cette merveille d'implanter et de faire fleurir sur notre pauvre terre, maudite lors du premier péché, et ne produisant plus désormais, dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, que des ronces et des épines où se déchirent ses habitants, une cité d'amour mutuel où tous fraternisent dans la parfaite union des esprits et des cœurs.

N'est-ce pas là l'objet des plus vives comme des plus profondes aspirations humaines? Faire descendre en quelque sorte le ciel sur la terre, en faisant de la cité terrestre où vivent les hommes l'image de la Cité céleste où domine souverainement l'amour?

Et ce qui peut sembler rêve irréalisable au regard humain, apparaît simple et facile au chrétien qui sait que le même Christ est également le Roi des deux cités divine et humaine, qu'il est tout-puissant et qu'il veut ici-bas établir son règne dans l'amour et par l'amour.

Et cela seul peut déjà montrer le rôle que peut et doit jouer dans cette union des deux cités la dévotion au Cœur de Jésus.

CHAPITRE II

L'ÉGLISE ET LE CŒUR DU CHRIST

Née au Calvaire du Cœur transpercé du Christ, habitant dans ce Cœur qui est tout amour, et où elle puise à chaque instant, avec le Sang et l'eau qui en sortent, tout ce dont elle a besoin pour remplir ici-bas sa mission d'amour, comme Mère spirituelle des âmes, comment l'Eglise pourrait-elle ne pas orienter ses enfants vers la dévotion qui honore l'amour du Christ en tant que tel, dans toute son amplitude? L'insistance même avec laquelle elle nous invite à la pratiquer vient non seulement de ce qu'elle sait sur ce point le désir de son Epoux, à qui cette dévotion est très chère, ainsi que le nombre et la grandeur des grâces qu'il veut par ce moyen répandre sur le monde, mais de plus c'est pour elle un devoir et un besoin essentiel à cause de son intime et indissoluble union avec ce même Cœur.

C'est ce que montre l'étude du fait de la transfixion du Cœur de Jésus au Calvaire. On ne saurait trop en souligner l'importance dans la dévotion au Sacré Cœur.

Je cite d'abord le texte de saint Jean :

Jo., XIX, 28. « Après cela, Jésus sachant que tout était maintenant consommé, afin que l'Écriture s'accomplît, dit : « J'ai soif! »

29. » Il y avait là un vase plein de vinaigre; les

soldats en remplirent une éponge, et l'ayant fixée au bout d'une tige d'hysope, ils l'approchèrent de sa bouche.

30. » Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit : « Tout est consommé ! » et, baissant la tête, il rendit l'esprit.

31. » Or, comme c'était la parascève (la préparation), de peur que les corps ne restassent sur la croix pendant le sabbat — car le jour de ce sabbat était très solennel — les Juifs demandèrent à Pilate qu'on rompît les jambes aux crucifiés et qu'on les détachât!

32. » Les soldats vinrent donc, et ils rompirent les jambes du premier, puis de l'autre qui avait été crucifié avec lui.

33. » Mais quand ils vinrent à Jésus, le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes,

34. » mais un des soldats lui transperça le côté avec sa lance et, aussitôt, il en sortit du Sang et de l'eau.

35. » *Et celui qui l'a vu en rend témoignage, et son témoignage est vrai et il sait qu'il dit vrai, afin que vous aussi vous croyiez.*

36. » Car ces choses sont arrivées afin que l'Écriture fût accomplie : « Aucun de ses os ne sera rompu » (*Ex.*, XII, 46; *Num.*, IX, 12).

37. » Et il est encore écrit ailleurs : « Ils regarderont Celui qu'ils ont transpercé » (*ZACH.*, XVIII, 10).

Au regard du rationaliste, de l'incroyant, ou de l'observateur superficiel, il peut sembler que ce soit une impulsion subite due au simple hasard ou le souci d'une responsabilité professionnelle qui ait

motivé le geste du soldat frappant de sa lance le Cœur de Jésus mort.

Mais le Saint-Esprit, qui a divinement éclairé saint Jean, veut nous apprendre que c'était là un geste directement inspiré par Dieu et un des faits les plus saillants de l'histoire divine sur terre.

Saint Jean, le seul des Évangélistes qui en ait parlé, en savait l'importance, aussi prend-il un soin spécial de l'affirmer : *Il l'a vu, il en rend témoignage, son témoignage est vrai, et il le rend pour que, sur sa parole qui est véridique, les fidèles le croient* (vers. 35).

Et pour donner encore plus de valeur à sa parole comme au fait lui-même qu'il rapporte, il nous montre qu'il avait été figuré et prédit dans l'Ancien Testament : d'abord dans la prescription faite de la part de Dieu par Moïse au peuple hébreu sorti d'Égypte, donc quinze siècles auparavant, sur les rites à observer dans la manducation de l'Agneau pascal : « Vous ne briserez pas ses os (1). »

Et cette prescription, indifférente en elle-même, manifestait cette volonté divine toute-puissante; aucun des os du véritable Agneau pascal, au jour de son immolation, ne devait être rompu. Les Juifs l'observaient sans la comprendre.

Et au jour du Vendredi Saint, les volontés conjuguées des Princes des Prêtres et celle de Pilate, donc de toutes les autorités humaines directement responsables, exigeaient bien qu'on rompît les os du Christ. Aucune n'avait prescrit l'ouverture du côté, et c'est cependant la seule volonté de Dieu

(1) *Ex.*, XII, 46; *Num.*, III, 12.

qui triomphe : on ne touche pas aux membres de Jésus, mais on lui ouvre le côté, ce qui avait été prédit d'ailleurs cinq siècles avant l'événement par le prophète Zacharie, annonçant en même temps que le regard de contrition et de douleur jeté sur celui qu'on a transpercé et que chacun pleure comme on pleure au deuil d'un fils unique et premier-né, serait une source de grâce et de salut.

ZACH., XII, 10. « En ce jour-là, je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de supplication, et ils tourneront les yeux vers moi qu'ils ont percé. Ils feront le deuil comme on fait le deuil sur un fils unique, ils pleureront amèrement, comme on pleure sur un fils premier-né... »

XIII, 1. « En ce temps-là, il y aura une source ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem, pour laver le péché et la souillure. »

Ainsi donc, voilà une volonté divine s'affirmant quinze siècles environ avant sa réalisation au Calvaire dans la prescription faite aux Juifs au moment de la Pâque, de ne pas briser les os de l'Agneau pascal; volonté de Dieu qui, au jour de la vraie et grande Pâque, se heurtera à la volonté arrêtée des hommes de rompre les jambes du Christ, véritable Agneau pascal.

Les hommes veulent ce brisement,

Dieu ne le veut pas,

et tout doucement, tout simplement, cette volonté de Dieu s'accomplit, plus puissante que celle des autorités terrestres.

Dieu veut qu'on transperce le côté de Jésus,
les hommes ne le veulent pas, n'y songent pas...

mais Dieu le veut et le geste du soldat accompli — sans que personne ne le sache — cette volonté divine, manifestée depuis cinq siècles, annonçant que le regard des hommes sur la Victime qu'ils ont transpercée serait pour eux grâce et salut.

C'était là donner à cet épisode un sens profond qu'il faut étudier.

Car voici qu'il prend de l'ampleur et que, dans le fait du Cœur de Jésus ouvert, nous découvrons toute une suite de mystères cachés que synthétise cette divine blessure.

Les prophéties, citées par saint Jean, élargissaient déjà singulièrement notre horizon; d'autres faits de l'Ancien Testament, figures bien pâles des réalités du Calvaire, achèveront de lui donner tout son sens profond :

Celui tout d'abord du serpent d'airain, rappelé dans l'Évangile de saint Jean, et uniquement dans cet Évangile. On y entend Notre-Seigneur lui-même en expliquer la signification.

« Comme Moïse, dit-il, a élevé le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jo., III, 14-15).

Ce fait raconté au chapitre XXI du *Livre des Nombres* (1), est admirablement commenté dans le *Livre de la Sagesse* :

(1) *Nombres*, chap. XXI.

4. « Les Hébreux partirent de la montagne de Hor par la route qui mène à la mer Rouge, en traversant le pays d'Édom. Excédés des fatigues de cette marche,

5. » le peuple se révolta et parla contre Dieu et Moïse en disant : « Pourquoi nous avoir fait sortir d'Égypte si c'est pour nous faire

Sag., chap. xvi, 5. « En effet, lorsque les Israélites... périsaient sous la morsure des serpents venimeux, votre colère ne dura pas jusqu'à la fin,

6. » mais ils ne furent troublés qu'un peu de temps en vue de leur correction et *ils eurent un signe de salut*, pour leur rappeler le précepte de votre loi,

7. » car celui qui se tournait de son côté était guéri non par l'objet qu'il avait sous les yeux, mais par vous qui êtes le Sauveur de tous;

8. » mais par là aussi vous avez appris à nos ennemis que c'est vous qui délivrez de tout mal.

9. » En effet, la morsure des sauterelles et des moucherons les fit périr, et il ne se trouva aucun moyen de sauver leur vie parce qu'ils méritaient d'être châtiés de la sorte;

10. » vos enfants, au contraire, triomphèrent de la dent des serpents venimeux, car votre miséricorde vint à leur secours et les guérit.

11. » C'est pour que vos commandements leur reviennent en mémoire qu'ils étaient blessés et promptement guéris, de peur que, venant à les

mourir dans le désert? Nous n'avons ni eau, ni pain et nous sommes dégoûtés de cette insignifiante nourriture (la manne). »

6. » Alors Yahweh envoya contre le peuple des serpents venimeux à la morsure brûlante; ils mordirent le peuple et il y eut une grande mortalité en Israël.

7. » Le peuple vint alors à Moïse et dit : « Nous avons péché, car nous avons parié contre Yahweh et contre toi. Prie pour qu'il éloigne de nous les serpents. » Et Moïse pria pour le peuple.

8. » Et Dieu lui dit : « Fais un serpent d'airain et place-le sur une perche : quiconque regardera après avoir été mordu sera guéri. »

9. » Moïse fit donc un serpent d'airain qu'il éleva sur une perche et tous ceux qui avaient été mordus par les serpents, le regardaient et étaient guéris. »

oublier entièrement, ils ne fussent exclus de vos bienfaits... »

Le serpent d'airain élevé à la vue du peuple sur un poteau comme un signe, avait donc cette vertu de guérir de la morsure mortelle des serpents ceux qui le regardaient avec foi, et cette vertu était curative comme était préservateur le *Sang de l'Agneau pascal mis sur les portes des Hébreux* (*Ex.*, xii, 13), parce que l'un et l'autre représentaient le véritable Agneau pascal immolé sur la croix, source de toute grâce.

Mais c'est plus loin encore dans le passé, non seulement quinze siècles avant le Christ, mais jusqu'à l'époque de la création de l'homme, qu'il faut remonter pour trouver la première figure de l'épisode du Calvaire.

Il est raconté, au chapitre II, 18-24 de la *Genèse*, qu'après avoir créé Adam et l'avoir établi roi de la création visible sur laquelle il dominait, Dieu voulut lui donner une aide semblable à lui, par laquelle il pourrait transmettre la vie à une postérité issue de leur union.

Il envoya donc à Adam, dit le texte, un mystérieux sommeil, au cours duquel, d'une côte qu'il prit à Adam, il façonna le corps de la première femme et, après lui avoir insufflé une âme immortelle, il vint la présenter à Adam comme la compagne et l'aide qui lui était nécessaire pour assurer sa descendance.

Et Adam, s'éveillant de son sommeil, et tout ravi du don que lui faisait le Seigneur et dont une lumière divine lui soulignait le sens et l'importance, célébra cette origine de la femme venant de

l'homme par un nom marquant cette dépendance et intraduisible dans nos langues modernes. Il lui donna ensuite le nom d'Eve qui signifie « Mère de tous les vivants », proclamant ainsi l'aide qu'il devait en recevoir pour la transmission de la vie humaine (*Gen.*, III, 20).

Très vite, le rapprochement entre le Christ et Adam, l'Eglise et Eve, s'imposa aux premiers chrétiens.

Comme Eve est sortie du premier Adam endormi dans un mystérieux sommeil, ainsi l'Eglise sort du côté transpercé du Christ, cette Eglise que saint Paul inspiré par l'Esprit Saint, nous présente comme le Corps et l'Epouse du Christ, et qui, elle aussi, comme la première Eve, mais dans un sens incomparablement supérieur, est la vraie Mère de tous les vivants.

Dans cette Epître aux Ephésiens où il parle des devoirs réciproques des époux chrétiens, l'union d'Adam et d'Eve nous est montrée comme symbolisant l'union future du Christ et de l'Eglise, annonçant déjà en figure cette réalité supérieure à laquelle elle est elle-même ordonnée, au point que l'indissolubilité du mariage chrétien, la fidélité et l'amour mutuel que se doivent les époux, trouvent leur fondement et modèle dans l'ineffable, l'étroite et l'éternelle union du Christ et de l'Eglise (*Eph.*, v, 23 à 33).

Cette Eglise qui est l'Epouse mystique du Christ, comme elle est la Mère mystique de tous les fidèles, apparaît dans l'Ecriture comme la cité des âmes. Elle est la vraie Jérusalem céleste, Epouse et Mère; Mère et cité tout ensemble, qui descendra au der-

nier jour dans l'apothéose, comme une fiancée prête pour les noces (*Apoc.*, XXI, 2), cité et patrie de toutes les âmes.

Et c'est pourquoi, de même qu'elle, et avec elle et en elle, naît aussi du côté percé du Christ la race nouvelle, la race élue et divine des enfants de Dieu.

La joie d'Adam recevant Eve des mains de Dieu comme la compagne et l'aide nécessaire à la propagation de la race humaine, qu'est-elle à côté de la joie de Dieu saluant dans l'Eglise l'Epouse très aimée de son Verbe incarné; celle qui est la Mère de tous les vrais vivants, de tous ceux qui portent en eux le *Semen Dei*, comme dit saint Jean; de celle qui a pour mission d'infuser en tous la vie divine issue de la mort du Christ, reçue par les hommes au Baptême, fortifiée et intensifiée par les Sacrements et glorifiée éternellement au Paradis?

Et ce fut un grand jour pour l'histoire du monde que celui où naquit cette race céleste, la race des fils de lumière s'opposant à la race toute terrestre issue d'Adam pécheur (*I Cor.*, xv, 45-49).

Vraie Mère des âmes, car elle leur communique la vie surnaturelle qu'incessamment son Epoux fait jaillir en elle (1), l'Eglise poursuit ici-bas son labo-

(1) *Hæc est dilecta et unica Sponsa quam Christus, acquisivit sanguine suo : quam vivificat spiritu suo, cujus in sinu renati per gratiam tuam, lacte verbi pascimur, pane vitæ roboramur, misericordie tuæ subsidiis confovemur* » (*Préface propre de la Dédicace des Eglises*).

« Elle est, l'Eglise, cette Epouse unique et bien-aimée que le Christ a acquise au prix de son Sang, qu'il vivifie de son Esprit et au sein de laquelle nous avons reçu nous-mêmes une nouvelle naissance; par elle et en elle, nous sommes alimentés du lait de la doctrine, fortifiés par le pain de vie et perpétuellement reconfortés par tous les secours de la divine miséricorde... »

rieux enfantement jusqu'à l'heure où sera complété le nombre des prédestinés.

Elle est à la fois au ciel, uniquement composée là-haut des âmes qui ont profité de la Rédemption et sont entrées dans la gloire du royaume, et sur terre où ses désirs maternels s'étendent à l'ensemble des hommes, pour se les incorporer, pour les faire vivre de la vie divine et les amener à la Patrie céleste. Epouse du Christ Rédempteur, elle en partage tous les désirs, tous les sentiments, tous les travaux et toutes les souffrances. Née du Cœur percé du Christ où elle continue d'habiter moralement, habitée elle-même par le Cœur de Jésus qui bat en elle et lui communique toutes ses dispositions, Epouse tendrement aimée jusqu'à l'effusion du sang et jusqu'à la mort, elle fait passer dans le cœur de ses enfants de la terre et du ciel, l'immense amour dont elle brûle pour son Epoux.

Revenant maintenant au fait de la transfixion du Christ au Calvaire, nous pouvons saisir d'un coup d'œil d'ensemble à la fois tout ce qu'il réalise et tout ce qu'il exprime et signifie (1).

(1) Devant l'importance du fait de la transfixion et de l'utilisation que l'Eglise en a toujours faite, on peut s'étonner que saint Jean soit le seul à l'avoir mentionné. Aucune allusion ni directe, ni indirecte n'y est faite par les autres Evangélistes, alors qu'il était de notoriété publique.

N'est-il pas curieux de constater que saint Luc, rapportant, comme saint Jean, la même apparition du Christ aux Apôtres après la Résurrection, ne diffère de lui que par ce seul détail :

S. LUC, XXIV, 26. « Jésus en personne survint au milieu d'eux et dit : « Paix à vous. »

37. » Stupéfaits et saisis de crainte, ils croyaient voir un esprit.

38. » Il leur dit : « Pourquoi ce trouble?... »

39. » Voyez mes mains et mes pieds. C'est bien Moi. Touchez et voyez... »

40. » Ce disant, il leur montra ses mains et ses pieds. »

Nous voyons pourquoi le Pape Pie XII, dans son Encyclique *Mystici Corporis*, vers le début, nous dit que l'Eglise

« est née du côté du Sauveur sur la croix comme une nouvelle Eve, Mère de tous les vivants », et vers la fin de la même Encyclique, qu'elle est née « du Cœur percé de Notre Sauveur ». La Liturgie avait déjà consacré cette dernière expression : *Ex corde scisso Ecclesia, Christo jugata, nascitur...* (*Hymne des Vêpres, fête du Sacré Cœur*).

L'Eglise naît du Cœur déchiré, fendu, ouvert, du Cœur percé d'une blessure mortelle, du Cœur endormi dans la mort.

« Ces deux expressions, remarque le R. P. de Broglie (1), ne sont pas synonymes.

» Dire que l'Eglise naît du Cœur transpercé, c'est ajouter à la première formule indiquant seulement que la femme est créée en dépendance de l'homme, pour aider l'homme et devenir par lui mère de tous les vivants, une autre double signification fondée

S. JEAN, XX, 19. « ... Jésus survint et leur dit : « Paix à vous ! » 20. » Ce disant, il leur montra ses mains et son côté. »

Comment saint Luc, d'ordinaire si bien informé, n'a-t-il pas retenu cette circonstance alors surtout que saint Thomas, instruit par les autres Apôtres (car il était alors absent du Cénacle) de l'apparition du Seigneur, se refusa à y croire : « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je mets la main à cette place des clous, et la main dans son côté, je ne croirai pas ! » (JO, XX, 25).

Il est vrai que cet épisode est passé sous silence par les autres Evangélistes qui n'en ont pas saisi la valeur comme saint Jean et, du reste, pour tout ce qui concerne le Sacré Cœur, l'Eglise reconnaît à saint Jean des lumières spéciales qu'il « a puisées, nous dit-elle, dans l'Office du bréviaire au jour de sa fête, tandis qu'il reposait sur le Cœur de Jésus à la dernière Cène ».

(1) R. P. DE BROGLIE : *L'Eglise, nouvelle Eve, née du Sacré Cœur* (N. R. T., janvier 1946).

sur un double symbolisme et d'une merveilleuse profondeur :

» 1° L'Eglise tire perpétuellement sa vie de l'amour dont son Epoux ne cesse de l'entourer, amour dont le cœur de chair est l'emblème et le symbole;

» 2° Cette vie lui vient d'un amour qui a dû traverser la souffrance et la mort pour lui être communiqué, ce que symbolise la blessure. »

N'est-ce pas ce qu'enseigne saint Paul?

« Le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier après l'avoir purifiée dans l'eau baptismale, pour la faire paraître devant lui, Eglise glorieuse, sans tache ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et immaculée » (*Eph.*, v, 26-28).

Le Cœur du Christ ou l'amour du Christ, car c'est tout un, a donc donné naissance à l'Eglise. Née dans l'amour, habitant dans l'amour, elle vit dans un climat d'amour, et c'est aussi dans l'amour qu'elle enfante les enfants d'amour que nous sommes.

Dans l'amour et dans la souffrance aussi, car elle sait qu'elle est née au Calvaire, que la race sainte est sortie de la Passion du Christ, cette race, cette postérité annoncée plusieurs siècles à l'avance par le Saint-Esprit dans le psaume XXI, comme faisant l'ultime consolation du Christ en croix.

Ce psaume qui décrit en détail les sentiments et les souffrances de Jésus mourant, et dont, dans son inexprimable agonie, il récita le premier verset : « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous aban-

donné? », se termine sur la vision consolante de la race que Jésus appelle « sa postérité », *semen meum serviet Ipsi!* (vers. 31), race qui doit servir Dieu en plénitude de beauté, race qui naît miraculeusement d'un mort, mais d'un mort qui doit revivre d'une vie définitive et triomphante, race dont le bon larron est le premier et authentique représentant dans le Nouveau Testament, comme le premier fruit de la Passion du Christ et le Premier-né de l'Eglise terrestre (1).

Comment l'Eglise pourrait-elle ne pas pousser à une ardente dévotion envers le Sacré Cœur, cette race dont elle est la Mère, qui est née comme elle et en même temps qu'elle du même Cœur transpercé, et où elle trouve, pour elle et ses enfants, sécurité, vie et richesse?

Dans son livre *L'Evangile, règle de vie*, publié chez Desclée, Paris, 1930, André Letouzey écrit à

(1) On s'accorde généralement pour placer la naissance visible formelle de l'Eglise au jour de la Pentecôte, parce qu'il est admis que jusque-là elle n'a pas exercé les pouvoirs de célébrer la messe et de remettre les péchés.

Il reste cependant indubitable que la vie de l'Eglise est le fruit de la mort du Christ, que l'Eglise triomphante était constituée au ciel vraisemblablement depuis la Résurrection, certainement depuis l'Ascension, donc avant la Pentecôte.

Il est non moins indubitable que, dès la mort de Notre-Seigneur, au jour même du Vendredi Saint, les âmes des justes ont joui de la vision béatifique (et le bon larron avec elles), que si Jésus ne l'avait pas encore fait (MATTH., XVIII, 18 et LUC, XVII, 3), à tout le moins, il donna, dès le jour de sa Résurrection, à tous ses Apôtres, le pouvoir de remettre les péchés; qu'il établit dans son apparition sur le lac de Tibériade la hiérarchie ecclésiastique en constituant saint Pierre comme Pasteur des brebis comme des agneaux, bien qu'une partie de ces pouvoirs n'ait pas été extérieurement exercée.

Si on tient donc à dater l'existence de l'Eglise du jour de la Pentecôte, ce sera à la condition d'ajouter qu'il s'agit de l'existence extérieure de l'Eglise hiérarchique se manifestant au monde dans l'exercice de ses pouvoirs.

propos du récit de la transfixion du Cœur de Jésus au Calvaire : « Beaucoup de pensées se pressent dans l'esprit du témoin (S. JEAN) : le premier point qu'il veut attester, c'est le fait matériel de la mort du Christ contre ceux qui nient que le Fils de Dieu « est venu dans la chair » (1 Jo., iv, 2); le second, c'est que du Cœur ouvert du Christ est issue la vertu de la Rédemption figurée dans l'eau et le Sang, non pas seulement dans l'eau, mais dans l'eau et le Sang... (1 Jo., iv, 5, 6).

L'auteur de l'*Apocalypse* mêle souvent dans son Evangile de l'apocalypse à l'histoire, c'est-à-dire qu'à côté des choses qu'on voit et qui tombent sous le sens d'un historien ordinaire, il révèle des choses invisibles dont il se porte solennellement témoin. Ce sont des faits divins, beaucoup plus grands que ceux que contiennent le temps et l'espace, et c'est de tels faits que l'Évangéliste a pu écrire en terminant : « Il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus a faites et, si l'on écrivait ces choses, je ne pense pas que le monde entier puisse contenir le livre que l'on écrirait. »

Dans ce qui précède, le fait transcendant et dont le disciple bien-aimé se porte garant, c'est la charité du Christ manifestée par l'ouverture de son Cœur.

« Doux Agneau, demandait sainte Catherine de Sienne à Jésus, pourquoi avez-vous voulu que votre Cœur fût ouvert sur la croix? — Pour faire comprendre aux hommes, lui répondit le Christ, que mon amour est plus grand que tous les signes que j'en ai donnés; mes souffrances avaient des limites, mon amour n'en a pas. »

Notre dévotion au Cœur de Jésus n'est pas une dévotion *tardive, adventice, surajoutée, c'est la piété envers le Christ devenue pleinement intelligente de son sujet et consciente de ses devoirs.*

Elle a saisi que le mot du mystère du Christ, l'explication dernière de sa venue, de son œuvre, de son sacrifice, c'est l'amour dont il aime Dieu et les hommes, et elle s'applique à répondre à cet amour infini en aimant « de tout son cœur, de toute son intelligence, de toutes ses forces ».

Tout le christianisme, comme en un creuset, se recueille et se sublime dans cette dévotion au Cœur Sacré » (pp. 371-2).

CHAPITRE III

L'OBJET DE LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

Le cœur de chair du Christ et l'amour qui le remplit en constituent les deux éléments inséparables :

l'amour du Christ (objet spirituel), faisant battre le cœur de chair (objet matériel), ou

l'amour du Christ rendu sensible par le cœur de chair et le cœur de chair transpercé.

En 1765, en accordant l'Office du Sacré Cœur, dont elle avait accordé la fête, le 6 février précédent, la Sacrée Congrégation des rites écrivait : « La charité du Christ l'a porté à souffrir et à mourir pour la rédemption du genre humain, et à instituer, en mémoire de sa mort, le sacrement de son Corps et de son Sang. C'est pourquoi le Souverain Pontife Clément XIII, justement désireux de voir les fidèles honorer avec plus de ferveur et de dévotion *cette divine charité, sous le symbole du Très Saint Cœur*, et de recueillir plus abondamment les fruits de salut qu'elle produit, a concédé la célébration de cette fête aux instances répétées de plusieurs Eglises... » (6^e leçon de l'Office concédé).

C'est donc bien de la dévotion à l'amour et de la fête de l'amour qu'il s'agit, mais de l'amour symbolisé par le cœur de chair.

Le cœur de chair est, en effet, nécessaire. Il fait

partie essentielle de la dévotion au Sacré Cœur, car toute dévotion, pour mieux parler aux esprits incorporés que sont les hommes, doit, elle aussi, comme se revêtir de chair en s'incarnant dans un symbole visible. Et puisqu'il fallait ici pareil symbole, aucun autre n'était plus naturellement indiqué que le cœur.

Plusieurs sont cependant gênés par ce cœur de chair, dans lequel ils voient, bien à tort du reste, comme un morcellement du Christ. Le cœur ne dit-il pas l'amour et l'amour n'est-il pas tout l'homme? A-t-on besoin d'autre chose pour révéler quelqu'un que ces simples mots : « C'est un grand cœur » ou « c'est un sans-cœur »?

N'a-t-on pas le portrait de quelqu'un quand une photographie donne simplement son visage?

D'ailleurs, la Sainte Eglise a levé d'une certaine manière la difficulté, en prescrivant que toute image du Sacré Cœur destinée à être placée sur l'autel et à recevoir un culte public devait représenter, non le cœur isolé, mais Notre-Seigneur avec le cœur visible sur la poitrine (1).

Une seconde difficulté, plus réelle celle-là et qui a même retardé durant de longues années l'approbation par Rome de la dévotion au Sacré Cœur et l'institution de sa fête, c'est que plusieurs de ceux qui la demandaient, alléguaient en faveur de la représentation sensible de l'amour de Notre-

(1) Décrets du Saint-Office (26 août 1894) interdisant d'exposer sur les autels à la vénération publique les images du Cœur de Jésus isolé et sans le buste du corps.

L'*Ami du Clergé*, 1901, 573^e note, dit que pour ce décret il a donné en 1895 la traduction première *par erreur* en mentionnant la date du décret en 1891 au lieu de 1894 qui est la vraie date.

Seigneur par son cœur de chair, que le cœur est dans l'homme l'*organe* de l'amour comme l'œil celui de la vision et le cerveau celui de la pensée.

La Sacrée Congrégation n'a jamais admis cette équivalence niée du reste avec raison par les savants; elle tolère qu'on dise que le cœur est le *siège* de l'amour (ainsi que s'est exprimé Pie IX dans la Bulle de béatification de sainte Marguerite-Marie), et préfère généralement dire qu'il en est l'*emblème* ou le *symbole*.

Le mot « *siège* » a aussi sa valeur, car il indique cette propriété du cœur d'être dans l'homme, ainsi que le dit Claude Bernard dont l'avis fait encore loi en la matière (1), « le centre où viennent retentir toutes les impressions nerveuses sensibles », nous dirions aujourd'hui : tout le complexe émotif de l'homme (Conférence sur la physiologie du cœur).

Le P. Terrien qui cite ces paroles dans son livre sur le Sacré Cœur, ajoute :

« Je regrette de ne pouvoir transcrire les développements scientifiques par lesquels Claude Bernard établit cette vérité d'expérience, ni montrer après lui comment, après un merveilleux enchaînement d'actions et de réactions, toute affection sensible qui, dans l'homme, a l'organisme animé pour principe, *se porte naturellement au cœur*. Nous verrions cet organe précipiter ou ralentir ses mouvements, s'arrêter ou bondir, suivant la nature des

(1) Dans le numéro des *Etudes Carmélitaines* sur le « Cœur », du 20 septembre 1950, le professeur Lhermitte fait encore en grande partie sienne la doctrine de Claude Bernard.

impressions produites et leur intensité » (J. TERRIEN, *op. cit.*, liv. II, chap. IV).

Le cœur de chair, dans cette dévotion, est donc nécessaire, car il aide à en préciser l'objet dans une partie de son extension.

Si, en effet, il est symbole et uniquement symbole de l'amour incréé de la Personne du Verbe, car cet amour n'appartient pas à l'Humanité Sainte, en tant que telle,

il est symbole et siège de l'amour créé de Notre-Seigneur tant de celui qui va vers le Père que de celui qui va vers les hommes;

il est symbole et centre de toutes les affections et sentiments du Christ qui viennent tous retentir en lui,

car, de plus, font aussi partie de l'amour humain du Christ, ces frémissements, ces exultations de joie, ces accablancements de tristesse qui retentissent jusque dans la chair et rendent témoignage que le Christ est vraiment homme comme nous (1).

De ces manifestations dans la chair, le Cœur de Jésus est bien alors la *source* et l'*organe*, et ils ne peuvent être exclus de la dévotion au Cœur du Verbe qui s'est fait chair. *Verbum caro factum est* (Jo., 1, 14).

Ils ont causé la sueur sanglante de l'agonie de Gethsémani, les pleurs de Jésus au tombeau de Lazare, ces pleurs qui ont arraché aux Juifs qui en furent témoins, ces mots si touchants : « Voyez

(1) Les psaumes ne nous parlent-ils pas de ces divines consolations où la chair mêle ses frémissements aux exultations de l'esprit? *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum* (Ps., LXXXIII, 3).

comme il l'aimait! » (Jo., II, 36). C'est bien le Cœur de Jésus qui était la source de ses tressaillements de joie quand il remerciait son Père d'avoir révélé ses secrets aux petits et aux humbles (Luc, X, 21); de même que c'était bien aussi du cœur de Marie que venait son exultation de joie quand elle entonna son *Magnificat*.

Et ainsi l'objet total de la dévotion au Cœur du Verbe incarné c'est à la fois *tout l'intérieur de Jésus aimant*, et tout ce que dans son vêtement de chair il laisse s'exprimer des mouvements de son Cœur humain.

Nous en lisons, dans les ouvrages de sainte Gertrude, un exemple saisissant :

« Un jour qu'elle était malade et restait seule couchée dans sa cellule, tandis que ses Sœurs se rendaient au chœur, le Seigneur vint près d'elle.

» Il la fit reposer sur sa poitrine en sorte que le cœur de la Sainte était appliqué et uni à son Cœur divin, où, après quelque espace de temps, elle ressentit deux merveilleux et très suaves mouvements qui lui donnèrent de l'admiration. Elle demanda ce qu'ils signifiaient.

» Notre-Seigneur lui dit : « Ces deux battements de mon Cœur opèrent le salut des hommes, l'un des pécheurs, l'autre des justes. »

» Le 27 décembre, au jour de sa fête, l'Apôtre bien-aimé invite Gertrude à s'incliner avec lui sur la poitrine du Sauveur.

» Pendant qu'ils l'adorent et l'aiment tous deux suavement, ils *perçoivent* avec une indicible joie les *pulsations* de ce Cœur divin :

« Lorsque vous reposiez à la Cène sur le sein

béni du Seigneur, interrogea Gertrude, n'avez-vous pas, ô Bien-Aimé de Dieu, senti le charme de ces *battements d'amour*?

» — Je l'avoue, je les ai sentis et ressentis. Leur suavité a pénétré mon être... mon âme devint brûlante comme une chaudière que la flamme environne.

» — Et pourquoi donc votre absolu silence? Pas un mot qui, même de loin, ait révélé, au grand profit des âmes, le mystère ineffable?

» — Ma mission était de faire connaître à l'Eglise naissante le Verbe incréé, de dire une simple parole... il était réservé au temps actuel de percevoir la suave éloquence des pulsations d'amour; la froide vieillesse du monde se réchauffera au contact de la tendresse de Dieu » (A. HAMON : *Histoire de la dévotion au Sacré Cœur*, t. II, chap. v).

Dans la récente biographie de Sœur Josépha Ménendez, on peut trouver (pp. 97 et 122) des faits semblables. Ils prouvent combien Notre-Seigneur aime à associer son cœur de chair à l'expression de son amour.

« Voilà, dit-il à sainte Marguerite-Marie, ce Cœur qui a tant aimé les hommes. »

Et pour montrer la souffrance qu'il a ressentie de leur indifférence, de leur froideur, de leur haine même — car l'ingratitude humaine est allée jusque-là — il a voulu que la blessure faite par la lance du soldat figurât sur le cœur de chair, symbole de son amour.

Dans une lettre au P. Croiset (*Lettre 133*. Edit. Gauthey, II, 572), sainte Marguerite-Marie lui dit

que Notre-Seigneur voulait enrichir tous ceux qui auraient de la dévotion à son Cœur, « avec abondance et profusion de tous les trésors du Cœur de Dieu qui en était la source, lequel il fallait honorer sous la figure de ce cœur de chair, dont il voulait l'image exposée et portée sur moi, et sur le cœur pour y imprimer son amour et le remplir de tous les dons dont il était plein, et pour y détruire tous les mouvements déréglés. »

Dans son livre sur le Sacré Cœur, le P. Croiset qui a modifié en maints endroits le style de la Sainte, mais a certainement cherché à rendre le sens exact de sa pensée, écrit :

« M'assurant qu'il prenait un plaisir singulier d'être honoré sous la figure de ce cœur de chair dont il voulait que l'image fût exposée en public. »

Il n'a certainement pas mis les mots que je souligne et qui ne sont pas dans l'original, sans avoir su de la Sainte elle-même qu'il en était bien ainsi.

Selon sainte Marguerite-Marie, Notre-Seigneur veut donc expressément « la figure du cœur de chair ». Il prend « un singulier plaisir » à nous voir l'honorer sous ce symbole.

On le comprend si on réfléchit aux raisons qui l'ont déterminé à établir dans son Eglise cette dévotion.

Car, sans aucun doute, c'est lui qui a voulu et l'établissement et la diffusion de la dévotion à son Cœur comme l'institution de cette fête liturgique.

Il a pour cela forcé toutes les portes et, comme pour mieux montrer sa volonté toute-puissante, il a laissé se multiplier objections, obstacles et oppositions de tout genre. Son triomphe a pu en

être retardé; il n'a finalement été que plus glorieux et plus total.

C'est pour sa gloire, sans doute, qu'il l'a voulu, mais aussi pour notre bien à nous. Car la divine Volonté toujours, comme dit saint Paul, *beneplacens et perfecta* (Rom., XII, 2), a si bien confondu notre bonheur éternel et sa gloire qu'ils sont, l'un et l'autre, indissolublement liés, et que Dieu qui agit toujours pour sa gloire, ne peut aussi agir que pour notre bien, si nous savons toujours régler notre volonté sur la sienne.

Or, cette Volonté bienfaisante a voulu ainsi réchauffer dans les cœurs des hommes que glaçait le Jansénisme, la flamme du divin amour.

Elle a voulu activer dans tous les cœurs l'amour vrai et désintéressé du prochain, l'amour de tous ces hommes qu'il a tous et chacun aimés au prix de son Sang, et faire tomber les barrières qui les séparent.

Sainte Marguerite-Marie nous l'affirme :

« Cette dévotion, nous dit-elle, vient de son amour.

» Elle est comme un des derniers efforts de son amour envers les hommes, afin de mettre leur salut en assurance » (*Lettre 132, au P. Croiset. G. II, 550, 572*).

« Elle est un moyen de satisfaire à la divine Justice, en offrant les trésors de son Sacré Cœur » (*Ibid., II, 557*).

« C'est la principale fin de cette dévotion de convertir les âmes à son amour » (*Lettre 64, à la Mère de Saumaise. G. II, 355*).

« Il veut, par cette dévotion, réchauffer la cha-

rité refroidie et presque éteinte dans le cœur de la plupart des chrétiens auxquels il veut donner par là un nouveau moyen d'aimer Dieu par ce Sacré Cœur autant qu'il le demande et qu'il le mérite » (*Lettre 132. G. II, 556*).

« Il veut, par cette dévotion, se faire un nombre infini de serviteurs fidèles, de parfaits amis et d'enfants parfaitement reconnaissants » (*Lettre 141. G. II, 627*).

Ainsi tout vient de l'amour et tout va à l'amour. Et s'il veut que son amour soit symbolisé par le cœur de chair, c'est pour nous prendre par tout nous-mêmes en nous manifestant qu'il nous a aimés par tout lui-même : Divinité et Humanité, et dans l'Humanité : le corps comme l'âme.

Et cette dévotion fait que nous aimons le Cœur humain le plus parfait, le plus noble, le plus grand, le plus sympathique qui puisse exister et, sous le symbole de ce Cœur, nous adorons l'amour le plus merveilleux qui ait jamais rempli un cœur humain, amour qui nous touche personnellement, dont chacun de nous est l'objet.

Que le Saint-Esprit nous aide à entrer plus avant dans l'intime de ce Cœur comme dans cet amour!

Le Cœur du Christ et l'amour qui en jaillit.

1° Ce qu'est le Cœur du Christ. Il est ce cœur de chair tiré de l'unique et pure substance de l'Immaculée Vierge Marie.

Cœur formé par le Saint-Esprit lui-même et, dès l'origine, possédé par le Verbe divin qui se l'unit personnellement.

Donc, un Cœur humain appartenant en propre à une Personne divine, Cœur qui n'est pas celui du Père ou du Saint-Esprit, mais celui du Fils.

C'est ce que nous disent les litanies approuvées par l'Eglise :

« Cœur de Jésus, Fils du Père éternel;

» Cœur de Jésus, formé par l'Esprit Saint dans le sein de la Vierge;

» Cœur de Jésus, hypostatiquement uni au Verbe de Dieu. »

Que peut être, que doit être un pareil Cœur?

Que dire de sa *pureté*? Il a son origine humaine dans une terre vierge : le sein de l'Immaculée;

de sa *grandeur et de sa noblesse*? Il est spécialement formé par le Saint-Esprit et, dès sa création, uni au Verbe et possédé par lui;

Cœur à l'abri de toute souillure, où ne peuvent surgir que des sentiments dignes d'une Personne divine!

Cœur dans lequel se reposent et se réfléchissent toutes les perfections divines... Cœur vraiment divin et cependant humain. Cœur vraiment humain et cependant divin!

Cœur dans lequel habite la plénitude de la Divinité!

Cœur dont toutes les pensées et les démarches se meuvent dans l'horizon divin, car substantiellement et vitalement lié à la Personne du Verbe, il dépend d'elle dans toutes ses activités (1).

Qui pourra comprendre la hauteur, la largeur, la

(1) Tout homme agit par les forces de sa nature, mais les actions ainsi faites, ce n'est pas la nature qui est en nous le sujet responsable, mais la personne. Or, en Jésus, s'il y a une *nature* humaine, il n'y a pas de personne humaine, mais une seule Personne divine

sagesse, la bienfaisance des pensées du Cœur du Verbe, pensées qui dominent tous les temps et s'étendent de génération en génération, comme le dit l'introït de la messe du Sacré Cœur : *Cogitationes Cordis Ejus in generationem et generationem...*;

de ce Cœur intelligent tout irradié des clartés de Celui qui est la lumière incréée et éternelle!

de ce Cœur qui est le « Sanctuaire de la Divinité », le « Temple de la Trinité », comme le disent les litanies, et dans lequel règnent le calme, la paix et la perfection de l'ordre!

Cœur où tout est vrai, droit, loyal, où tout est pur!

Cœur fermé à tout ce qui est bas et mesquin, à toutes nos étroitesse, querelles, rivalités et rancunes;

Cœur incapable de haine et de vengeance, et ne s'ouvrant qu'à l'amour des autres, infiniment au-dessus de tout retour d'amour-propre et de tout égoïsme.

Aussi est-il, comme le précisent les litanies : « l'abîme de toutes les vertus », « la source de toute sainteté », « le réceptacle de la justice et de l'amour », « la fournaise ardente d'amour ».

Cœur où tout est tellement pris par le divin que rien d'autre n'y peut trouver place.

Et ce Cœur si merveilleux, si magnifique, si grand et si pur, ce Cœur nous connaît et nous aime tous individuellement!

qui est, par le fait, directement responsable de tous les actes de la nature humaine qu'elle a assumée. C'est assez dire à quel point tous les actes de la nature humaine de Jésus ont une dignité morale et une perfection infinies.

Lui, si fort au-dessus de nous, il se penche vers nos misères et quand il s'ouvre devant nous, pour nous combler de sa plénitude, ce que nous voyons tout d'abord, c'est une blessure béante, la blessure d'amour.

2° Ce qu'est l'amour du Cœur de Jésus. Un abîme insondable « qui dépasse toute science », comme dit saint Paul (*Eph.*, III, 19).

La noblesse, la dignité de l'amour lui viennent de son objet : « Vous aimez la terre, dit saint Augustin, vous serez terre; vous aimez Dieu, que vous dirai-je? que vous êtes Dieu? Je n'ose le dire de moi-même. Ecoutez l'Écriture : « Je vous l'ai dit, vous êtes des dieux » (*In Ep. ad Parth.*, Tr. II, chap. II, M. 35, 1997); ses ardeurs, sa véhémence lui viennent de la puissance affective du cœur; sa beauté, le beau étant la splendeur de l'ordre, de la convenance qui existe entre le cœur et ce qu'il aime, et de la façon dont ce cœur aime, en réglant ses ardeurs selon la Loi divine, mettant ainsi de l'ordre dans son amour.

Or, l'incomparable supériorité du Cœur de Jésus lui vient précisément de son objet qui est tout d'abord la Trinité et, dans la Trinité, la Personne du Père.

Combien il est émouvant pour nous de devoir, pour bien parler de l'amour du Cœur de Jésus, parler tout d'abord de cette merveille qu'est l'amour des Trois Personnes divines entre elles! et de donner ainsi à la dévotion au Sacré Cœur son orientation et son horizon trinitaires!

Le Père aimant le Fils avec son infinie puissance d'amour et le Fils aimant le Père avec une égale

puissance, ce courant d'amour qui va incessamment du Père au Fils et du Fils au Père, « spiré » en même temps et à la fois, par le Père et par le Fils, c'est l'Esprit Saint, Troisième Personne de la Trinité Sainte, lien vivant et substantiel du Père et du Fils, et qui est leur joie et leur éternelle béatitude.

Ce merveilleux mystère d'amour qui unit les Trois Personnes divines et dépasse toute compréhension créée, peut-il ne pas avoir un écho dans le Cœur humain du Christ?

Car, cette Sainte Humanité, en tant qu'elle est assumée par le Verbe, appartient en propre à la Seconde Personne, celle du Fils, et, à ce titre, elle est toute pénétrée et signée de *filialité*.

Ce Cœur humain de Notre-Seigneur est un cœur filial et, tout accordé qu'il est à la Personne du Fils, il a une aptitude à percevoir et à ressentir ce qui est propre au Fils.

Certes, il se sait et se sent aimé de la Trinité tout entière comme jamais autre créature ne pourra l'être, mais est-il possible qu'il ne ressente pas, vis-à-vis de la Personne même du Père, cet amour spécialement filial qui, au sein de la Trinité, va du Fils au Père, et de même, cet amour spécialement paternel qui va du Père au Fils?

C'est bien le Dieu Un et Trine qui est le « Père » de toute la Création, mais, quand il s'agit de l'Humanité de Notre-Seigneur, l'amour qui monte de son Cœur humain vers Dieu, atteint tout naturellement, dans les mystérieuses profondeurs trinitaires, la Personne même du Père parce que, venant du Cœur du Fils comme tel, c'est jusqu'au Père qu'il

va retentir... et de même l'amour éternel du Père descend par le Fils jusque dans les profondeurs du Cœur humain du Christ.

Aussi ce Cœur a de la Divinité une connaissance de grâce qui laisse bien loin derrière elle toutes les lumières que peuvent avoir les plus sublimes esprits créés.

« Créé tout exprès pour aimer », comme dit saint Liguori, dès le premier instant de son existence, il répond à l'amour qu'on lui donne d'En-haut, de la façon la plus totale et la plus parfaite.

Tout entier, il bondit vers Dieu, vers le Père, avec une ardeur et une plénitude incomparables!

Et nous, pauvres pécheurs, marqués par le péché d'Adam, nous, dont le cœur est souillé des tares originelles, nous qui avons, comme dit l'Écriture, des « cœurs lourds et appesantis », des cœurs impurs, des cœurs égoïstes et mesquins, des cœurs doubles mauvais, pervers, des cœurs lâches et insensés, froids et lents à croire, des cœurs fragiles et menteurs, comment n'être pas transportés d'une admiration sans borne devant ce Cœur humain, comme le nôtre, et cependant à la fois si grand et si humble, si miséricordieux et si pur, si proche de nous et si éloigné cependant de ce péché qui nous tient aux moelles?

Car voici la merveille :

Ce Cœur si noble et si pur, qui, dès le premier instant de sa création, a bondi d'amour vers Dieu et reste fixé en lui, absorbé dans cet amour, sur le désir de son Père, va faire redescendre vers nous cet amour!

Son Père lui a montré les hommes, les misérables

que nous sommes et il lui a demandé de nous aimer, de venir à notre aide, de nous prendre en lui, pour nous faire remonter au ciel.

Dieu-Trinité, Dieu-Père nous a aimés à ce point!

Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret (Jo., III, 16). Il a donné son Fils, son Unique, le « Fils de sa dilection ». Il l'a livré à la Passion et à la croix pour nous sauver!

Et le Fils a accepté!

Il s'est fait « l'un de nous ». Il s'est chargé de toutes nos iniquités! Il s'est constitué responsable de tous nos crimes et a accepté d'en subir lui-même le juste et terrible châtement!

Du même amour dont il aime son Père, il nous aime malgré nos misères et nos hontes; il nous couvre de sa pureté.

Il vient ici-bas nous arracher au royaume des ténèbres où règne Satan, pour nous transférer dans ce royaume dont la préface de la fête du Christ-Roi nous dit qu'il est « le royaume de vérité et de vie, le royaume de sainteté et de grâce, le royaume de justice, de paix et d'amour ».

Voilà à quel point nous avons été aimés!

Alors qu'il jouissait des ineffables communications de son divin Père, l'amour même que son Père lui a inspiré pour nous l'a incliné à se pencher sur nos misères!

Amor coegit Te tuus, mortale corpus sumere;

ut, novus Adam, redderes quod vetus ille abstulerat. (Hymne des Matines, Office du Sacré Cœur.)

« L'éternel Amour vous a contraint, ô Jésus, de revêtir un corps mortel, afin qu'ainsi, « nouvel

Adam, vous nous rendiez ce que le premier nous avait enlevé. »

Et pour le faire avec usure, il n'a pas hésité, dans la grandeur de son amour, à se livrer, comme sans défense, à toutes les horreurs de la Passion : *Non dubitavit manibus tradi nocentium et crucis subire tormentum.*

Y a-t-il un autre cœur sur terre à nous avoir aimés jusque-là? Y a-t-il eu un autre cœur capable d'un pareil amour? Non seulement il n'y en a pas eu, mais il ne pouvait même pas y en avoir!

Et la raison en est simple : tout l'amour de tous les hommes réunis n'est qu'un grain de sable, un néant, comparé à celui du Christ. Dans une balance, un seul acte d'amour du Christ, pèse plus que tous les actes d'amour de tous les hommes réunis, qui, devant lui, ne sont que poussière!

Cet amour qui descend de si haut, remonte d'un bond jusqu'aux sommets divins où il a pris naissance. Il est cette fontaine « jaillissant jusqu'à la vie éternelle », comme le disaient les anciennes litanies du Sacré Cœur. Qui pourrait en calculer la force? Et c'est ce même amour qui nous enveloppe! Comment ne pas nous émerveiller d'être aimés ainsi?

Il n'y a pas, ici-bas, de joie et de fierté plus grandes pour le cœur humain que celle d'aimer et de se sentir aimé jusqu'à l'effusion du sang et la mort même, par quelqu'un d'une situation très supérieure à la nôtre et capable de sacrifier cette situation pour partager notre plus humble condition.

Comme on est alors justement fier! Et comme

alors, de lui-même, notre cœur répond à semblable amour par un don total de soi, un amour de reconnaissance éperdu!

Jésus-Christ n'a-t-il pas fait tout cela et bien plus encore pour chacun de nous?

Car enfin, quoiqu'un homme puisse nous sacrifier ici-bas, il ne nous sacrifiera jamais que de l'humain : une richesse humaine, une gloire humaine!

Et Jésus!

Il a accepté de passer sur terre comme le plus pauvre des hommes, lui, dont les « richesses sont insondables », selon le mot de saint Paul (*Eph.*, III, 8); lui, à qui « appartient tout honneur et toute gloire », à qui le Père a dédié la Création toute entière, qui est le Roi incontestable du monde visible comme du monde invisible; il a vécu sur terre dans la plus humble situation; lui, qui était, de plein droit, impassible, il a accepté les plus rigoureux tourments que puisse subir un homme... et tout cela parce qu'il nous aimait!

En sorte que l'homme le plus misérable, le plus dégradé, le plus méprisé peut dire en toute vérité, en regardant un tabernacle : « Il y a là présent un Dieu-Homme qui m'a aimé et m'aime encore au point d'avoir versé tout son Sang pour moi! »

Mais, quand le monde entier nous abandonnerait, que pourrait nous faire cet abandon devant un tel amour capable de peupler toutes les solitudes, de consoler de toutes les absences, de combler toutes les indigences?

Dans l'émerveillement, nous ne pouvons que répéter la parole de l'*Imitation* (l. III, chap. x, § 2).

« *O fons amoris perpetui, quid dicam de te?*

Oh! source d'éternel amour que dirai-je de toi? »

Et on se recueille avec émotion devant la grandeur de cet amour qui vient à nous et devant le Cœur où il prend sa source, ce Cœur dans lequel notre nom est écrit si nous le voulons!

Et ce Cœur souffre! Il est perforé d'une blessure qui saigne! d'une blessure qui crie une douleur... et une douleur intense capable de le faire mourir!

N'a-t-il pas dit à sainte Marguerite-Marie, que « les ingratitude des hommes lui étaient beaucoup plus sensibles que tout ce qu'il avait souffert en sa Passion » (*Autob.*, n° 55).

On comprend alors pourquoi, dans la messe qu'il a fait spécialement composer pour la fête du Sacré Cœur, le Pape Pie XI a si fort insisté sur la transfixion du Cœur de Jésus au Calvaire et notre devoir de réparation. Mais ceci demande de plus amples développements. Nous y reviendrons plus longuement au chapitre VI.

CHAPITRE IV

LE CŒUR DE JÉSUS, CENTRE DE TOUTE LA RELIGION

Tout le culte divin est centré sur l'amour. Pas de culte sans amour et ce que Dieu veut de sa créature intelligente et libre, c'est son amour et, lorsqu'il s'agit de l'homme, son *Cœur*.

Comme le dit saint Augustin : *Non colitur Deus nisi amando* (Ep. 140, alias 120, M. 33, 557).

Le christianisme, religion d'amour, est la religion du cœur (*Idem*, 33, 737 et 42, 1010).

Roi et Centre de tous les cœurs, le Sacré Cœur est donc celui vers lequel doivent tendre et converger tous les cœurs des hommes comme dans la circonférence le centre est le point où aboutissent et d'où partent tous les rayons. Il est, en outre, le Cœur sur lequel doivent se modeler tous les cœurs des hommes pour arriver à leur perfection propre comme à celle de leurs rapports avec Dieu et le prochain; il est le Cœur à l'influence duquel nul n'a le droit de se soustraire pas plus qu'on ne le peut raisonnablement à l'influence bienfaisante des rayons du soleil, *nec est qui se abscondat a calore ejus* (Ps., XVIII, 7).

Le cœur humain parfait est donc celui qui, selon toute sa capacité et sa grâce propres, s'est assimilé au Cœur de Jésus, qui a réglé et ordonné ses

ardeurs selon les dispositions du Cœur divin et ne donne plus à toutes choses, selon l'expression du P. Lallemand dans sa *Doctrine spirituelle*, que l'estime et « le prix qu'elles ont dans le Cœur de Jésus » (Edit. Pottier, 1936, p. 315).

Sanctuaire de la Justice et de l'Amour, comme le disent aussi les litanies, le Cœur de Jésus est l'objet des complaisances infinies de la Trinité. Tous ses actes sont d'une perfection morale absolue et, pour nous, une matière inépuisable d'admiration, d'adoration, d'imitation.

Nous nous arrêterons spécialement dans ce chapitre au premier et au dernier, comme aux plus décisifs.

a) Le premier acte du Verbe incarné.

Le moment même de l'Incarnation est celui où le Verbe assume une nature humaine, c'est-à-dire s'unit personnellement une âme raisonnable jointe à l'embryon corporel capable de la recevoir.

Pour ce qui est des hommes ordinaires, la science est muette sur l'instant précis où l'embryon est suffisamment formé pour recevoir l'âme immortelle que Dieu lui infuse directement; et l'âme ainsi unie à un corps encore informe, vit d'une vie ralentie, avec ses puissances spirituelles endormies, attendant que les organes corporels soient suffisamment développés pour recevoir de l'extérieur des sensations capables de l'éveiller et de lui faire prendre conscience tant d'elle-même que des réalités qui l'entourent. Et tout ceci n'arrive que progressivement.

Pour l'âme du Verbe incarné, il n'en va pas ainsi.

Au premier instant de sa création, cette âme n'a pas connu la longue période de somnolence intellectuelle que subissent les nôtres, mais, dès l'abord, elle a immédiatement perçu son union personnelle au Verbe, *elle a pris conscience d'elle comme étant l'âme humaine du Verbe*; de plus, par privilège unique, elle a possédé la vision intuitive de Dieu qui est l'apanage des habitants du Paradis.

Or, cette vision intuitive porte immédiatement à leur perfection toutes les puissances intellectives de l'âme dont elle est l'acte le plus élevé, le plus intense, le plus total. Si bien que, chez les enfants morts sitôt baptisés, l'âme séparée du corps n'a pas à passer par la période commune de développement pour arriver à connaître, mais elle atteint immédiatement toute la perfection de son activité intellectuelle.

Ainsi du Christ.

Dès l'Incarnation, en possession de toute sa puissance intellectuelle qui était déjà incomparable (car aucune n'a été aussi comblée de tous les dons naturels et surnaturels), son âme humaine a présidé à la formation successive de tous les organes du corps qui lui était uni et auquel elle communiqua la vie d'abord simplement végétative, puis sensitive, et qu'elle associa ensuite, lorsque le développement des organes le permit, à son activité intellectuelle. C'est dire à quel point tous les organes du Corps humain du Christ, comme le cerveau et le cœur, qui influent sur le fonctionnement même des facultés spirituelles seront, sous l'impulsion directrice de cette âme, rendus aptes à leurs fonctions supérieu-

res et seront d'admirables instruments de pensée et d'amour.

Du fait de cette conscience totale d'elle-même qu'avait l'âme du Christ au moment de sa création et de la vision intuitive qu'elle posséda dès lors, son premier éveil à la vie intellectuelle n'a pas été fait comme chez nous de ces lueurs vagues et confuses, vacillantes et intermittentes sitôt disparues qu'écluses, mais il a été l'acte d'un être en pleine possession de ses puissances d'action; un de ces actes où l'être se réalise en plénitude, où il engage tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, où il s'engage à fond; un acte qui, comme tel, lui imprime une orientation et une direction décisives; un acte qui, bien que venant d'une âme humaine, entrant dans une existence humaine, est cependant au-dessus de ces servitudes, de ces incertitudes et fluctuations qui pèsent sur nos décisions et les laissent, malgré tout, toujours incertaines et précaires par quelque côté. Notre champ de conscience est, en effet, très limité, et nous ignorons le matin ce que nous serons le soir comme tout ce qui se cache dans les profondeurs de notre subconscience et notre inconscience.

En Jésus, rien de tel. Il se connaît dans son fond intime. De plus, son âme humaine, dès sa création, voit dans une éblouissante lumière ce qu'est la Trinité Sainte et la Personne du Verbe à laquelle elle est personnellement unie. Jésus voit ainsi le plan rédempteur et la mission rédemptrice qui lui est proposée. Il en connaît l'ensemble et les détails précis. Il voit ce que son Père attend de lui et la

gloire qui va résulter de son acceptation pour la Trinité comme pour tout le genre humain. Et c'est en pleine connaissance de cause qu'il se décide avec tout son esprit, toute sa volonté, tout son Cœur, son cœur de chair même, puisqu'à ce moment, selon l'Écriture inspirée, le Christ met « dans le milieu de son Cœur la loi et la volonté de son Père (1) ».

Acte par conséquent dont on ne saurait trop souligner l'importance, la valeur, le retentissement dans toute la vie de Jésus comme dans la piété et le cœur de tous les chrétiens; acte religieux au premier chef, car, par lui, il se livre librement à la rédemption du genre humain de façon totale, absolue, irrévocable.

Capital aux yeux de Dieu, cet acte ne l'est pas moins au regard des hommes. Saint Paul voit en lui notre rédemption déjà accomplie (*Héb.*, x, 10).

Reprenant le texte du psaume XXXIX (2), en le citant d'après les *Septante*, il le commente brièvement.

Héb., x, 4. « Il est impossible que le sang des taureaux et des boucs enlève les péchés.

5. » C'est pourquoi le Christ dit en entrant dans le monde : « Vous n'avez voulu ni sacrifice, ni oblation, mais vous m'avez formé un corps.

(1) *Ps.* XXXIX, 9.

(2) 7. « Les sacrifices et les oblations ne t'ont pas été agréables, mais tu m'as façonné (creusé) des oreilles; les holocaustes et les victimes pour le péché, tu ne les demandes pas;

8. » Alors j'ai dit : Voici que je viens! avec le rouleau du livre écrit pour moi!

9. » A faire ta volonté, mon Dieu, je me complais, ta loi elle est placée au milieu de mon cœur. »

6. » Vous n'avez agréé ni holocauste, ni sacrifice pour le péché.

7. » Alors j'ai dit : Me voici! car il est question de moi dans le rouleau du livre. Voici que je viens pour faire votre volonté!... »

10. » C'est en vertu de cette volonté que nous sommes sanctifiés par l'oblation que Jésus a faite de son propre Corps une fois pour toutes. »

Saint Paul précise qu'il s'agit bien d'une parole du Christ et que cette parole a été dite par lui à son entrée en ce monde, c'est-à-dire au moment même de l'Incarnation.

C'est donc le *premier acte humain du Verbe incarné*, acte par lequel il exprime toute l'intensité de son amour pour son Père comme pour les hommes, en acceptant sa mission rédemptrice :

acte sacerdotal par l'oblation qu'il fait de lui-même et de toute l'humanité qu'il porte et sanctifie en lui;

acte auquel le cœur de chair n'est pas étranger, au moins comme symbole, sinon comme organe de la vie affective.

On aura en effet remarqué dans le psaume XXXIX, l'expression *au milieu de mon cœur*, c'est-à-dire à l'endroit le plus profond de mon cœur, celui d'où jaillissent les sources d'amour, dans toute leur spontanéité, leur pureté, leur fraîcheur. On sait aussi que, dans l'Écriture, le mot « cœur » désigne souvent l'ensemble des puissances intérieures de l'homme : intelligence, volonté, cœur, et dans le psaume XXXIX, il s'agit bien de ce sens plus général, mais pour autant que le cœur de chair a été, dès l'Incarnation, associé à l'acte des puissances spiri-

tuelles de l'âme, il fait, lui aussi, partie du contenu de ce mot.

On admet généralement que l'organisme est animé dès que le cœur commence à battre et achève de mourir lorsque les battements du cœur sont définitivement arrêtés. Dès l'antiquité, savants et philosophes se sont plu à répéter que le cœur est dans l'organisme le premier à vivre et le dernier à mourir : *primum vivens, ultimum moriens*.

Toute la vie de l'homme est donc comprise entre le premier et le dernier battement de son cœur (1). Et ceci a son importance pour l'intelligence de la dévotion au Sacré Cœur (2).

Cet *Ecce venio* donne à la Très Sainte Trinité et à la terre l'assurance que rien désormais ne saurait prévaloir contre une volonté aussi pleinement donnée, qui a mesuré les conséquences de son acte, qui s'est engagée sous l'empire d'un amour lucide, résolu, qui l'a pris tout entier au point qu'il ne s'appartient plus.

L'amour qu'il a pour son Père céleste comme celui qu'il porte aux hommes, le garantit contre toute reprise, lui interdit toute réserve. Il est le

(1) « Le cœur de l'homme est la première chose qui prend vie dans le sein de la mère et la dernière qui s'arrête en lui » (Sigrid Unset).

(2) « ... De ce fait que nous croyons acquis à la physiologie (que le cœur humain est le premier organe à vivre et le dernier à mourir), nous tirons cette conséquence que le Cœur de l'Homme-Dieu fut le théâtre de l'Incarnation comme étant l'organe premier vivant, il fut de même comme étant le dernier mourant, le théâtre de la Rédemption.

» C'est en lui que s'accomplit cette offrande primordiale, par laquelle le Verbe incarné se dédia à être notre victime, et c'est en lui également que, mourant sur la croix, il consumma son sacrifice par la remise de son âme très sainte entre les mains de son Père... » (DOM MARÉCHAUX, *op. cit.*, pp. 58-59).

prisonnier volontaire de sa mission rédemptrice. Il est ainsi engagé par elle (et il l'a librement voulu) dans ce filet dont les mailles iront se resserrant et aboutiront au Calvaire. Il ne lui sera plus loisible de s'en dégager. Il sera mené à la Passion, non point par une contrainte extérieure des événements, mais parce que son rôle de Rédempteur l'exige, non par « une sorte de fatalité, mais par finalité », ainsi s'exprime le R. P. Bernard, O. P., dans son beau livre sur le Mystère de Marie (chap. xxii, p. 200).

Aussi bien toute sa vie restera engagée sur ce premier acte. Et le dernier qui accompagne le dernier battement de son Cœur en est l'achèvement.

Entre ce premier et ce dernier acte, tout aussi décisifs, solennels et parfaits l'un que l'autre, puisqu'ils sont tous deux faits avec le même amour, la même ardeur et la même plénitude, toute l'existence terrestre du Christ s'écoule dans une splendide unité. Le premier acte informe et commande sa vie active qui ne fera qu'exprimer, au fur et à mesure des circonstances et des événements, tout ce qu'il recélait de richesse et de vie.

Car, d'un élan toujours égal à lui-même, ne pouvant croître puisqu'il est infini, le Christ est allé à la Passion, sachant qu'il devait la souffrir, désirant la souffrir, la souffrant d'avance avec tous ses raffinements d'humiliation et de cruauté, et, à cause de cela, pouvant à chaque instant l'offrir au Père comme déjà soufferte; Rédempteur ainsi par toutes les actions de sa vie mortelle, à cause de cette même volonté rédemptrice sans défaillance qui l'a accompagné toute sa vie.

Qu'il n'ait jamais fléchi dans cette ardente volonté

de souffrir, nous en avons comme une preuve directe dans ce témoignage qu'il se rend dans l'Évangile : « Tout ce qui plaît à mon Père, je le fais toujours » (Jo., VIII, 9), et dans cette autre parole : « Celui qui, après avoir mis la main à la charrue, se retourne en arrière, n'est pas digne de moi, n'est pas digne du royaume du ciel » (Luc, IX, 26).

C'est donc bien que lui-même n'a jamais regardé en arrière. Et enfin dans le *Consummatum est* : Père, j'ai tout achevé, tout consommé, je suis allé jusqu'au bout du programme de douleur.

Nous comprenons alors pourquoi d'éminents théologiens n'hésitent pas à affirmer que si, entre tous les mondes possibles, Dieu a choisi le monde actuel, malgré le péché d'Adam et toutes ses conséquences, c'est que la prévision de l'acte d'amour par lequel le Verbe Incarné s'offrait comme victime à la Justice divine pour rendre à Dieu toute la gloire extérieure que lui avait ravie le péché et, du même coup, sauver les hommes coupables en se les agrégeant comme membres de son Corps mystique, se faisant l'un d'entre eux, « un » avec eux, cet acte donne à Dieu une telle gloire qu'il a été le motif déterminant de son choix.

Ainsi s'exprime à ce sujet le P. Paul Galtier :

« Le Christ lui-même est tout charité. Il l'est comme Dieu, mais il l'est aussi comme homme. Son Cœur, le Cœur humain du Fils de Dieu, ne lui a été donné que pour aimer Dieu et les hommes.

» Depuis qu'il existe, le Christ s'est absorbé et s'absorbe dans cet acte d'amour que rien n'a jamais interrompu et ne saurait faire interrompre.

» *La destinée du monde y est toute suspendue.*

Il était présent au regard et à la pensée de Dieu lorsque fut porté le décret de la Création. La perspective du désastre consécutif au péché d'Adam n'eût pas été admise si n'y eût point figuré aussi la réparation à recevoir du Verbe incarné, c'est-à-dire l'acte d'amour dans lequel elle se résoudrait.

» Car telle est bien la raison dernière de la valeur réparatrice ou satisfaisante reconnue au Sacrifice du Christ.

» Seule, la charité qui y a présidé, a su le rendre agréable à Dieu. En elles-mêmes, les souffrances et la mort qu'il comportait lui eussent fait horreur; mais l'acte d'amour qui les faisait accepter, attirait sa complaisance, il compensait, et au-delà, tous les outrages reçus. Ainsi rachetait-il les hommes!

» *Nous lui devons* d'avoir été libérés de la servitude du péché et d'avoir pu redevenir enfants de Dieu.

» *La charité du Christ est donc au centre et comme la base du plan de Providence divine à l'égard de l'Humanité.*

» C'est par elle que, dans l'ordre surnaturel, nous sont acquis tous les biens...

» *Le Sacré Cœur, par conséquent, en est très réellement la source et il n'est que juste d'en faire remonter l'honneur jusqu'à lui* » (P. GALTIER, S. J., *op. cit.*, pp. 129-130).

Si saint François de Sales a pu dire qu'entre la vie du Christ consignée dans l'Évangile et la vie des saints il y a la même différence qu'entre une musique notée et une musique chantée, à combien plus juste titre vaut cette comparaison pour la vie

réelle du Christ comparée à la simple notation qu'on en trouve dans l'Écriture Sainte!

Les regards que la plupart des fidèles jettent sur l'Évangile et même sur le Crucifix sont si distraits, si peu intuitifs et compréhensifs, qu'ils ne sauraient en retirer qu'une intelligence superficielle... à peine, et encore!!!... ce que révélerait d'un morceau de maître à un jeune débutant en musique le pénible déchiffrement qu'il en ferait note par note!

Seuls les cœurs épris, pleinement accordés au Christ, peuvent percevoir l'écho de la symphonie intérieure jaillissant du Cœur du Christ chantant au Père le poème divin de son oblation et de son immolation du premier au dernier jour de sa vie mortelle, avec la même intensité brûlante, le même amour et seulement la différence d'accent que comportaient les circonstances et l'heure où il était chanté.

L'heure de la première offrande, celle de l'Incarnation, représente le sacrifice du matin si riche de promesses; celui qui a l'éblouissante fraîcheur de l'aurore, celui de l'être, offrant dans la joie, ses jeunes forces encore intactes et les mettant au service de son amour.

La dernière, c'est le sacrifice du soir, le sacrifice riche de toutes les promesses surabondamment tenues, où l'être épuisé, harassé, tend au Dieu qu'il aime sa gerbe magnifique et sanglante!

Comprenons-nous assez que ces deux actes nous donnent le programme nécessaire de toute vie chrétienne?

Avec quelle éloquence le premier acte par lequel le Christ s'offre à la mission que lui donne son

Père, nous enseigne-t-il que pour nous aussi la vie chrétienne est un engagement (1)!

Ce mot nous est familier, nous en admirons et aimons la noblesse, en acceptons-nous pratiquement les exigences?

Que valent actuellement pour nombre de chrétiens les engagements du Baptême, jurés cependant par tous sur l'Évangile, au moment où l'enfant est à même de poser un acte religieux conscient?

Cette tiédeur de foi, cette indifférence si générales, ce peu d'importance attribué à la religion, cette incompréhension de plus en plus fréquente à l'heure actuelle de l'indissolubilité du mariage chrétien, ces engagements mêmes du sacerdoce et de la vie religieuse, si sacrés et dont la rupture est si bénignement appréciée par l'opinion courante, ne montrent-ils pas à quel point a fléchi dans l'esprit des chrétiens actuels la notion même d'engagement?

A-t-on compris qu'il fallait cependant, de toute nécessité comme de toute évidence, la mettre à la

(1) Le R. P. Lebreton, dans son beau livre *Lumen Christi* (chap. III, § 5), dit à propos de ce premier acte du Christ :

« L'Humanité de Jésus ne s'appartient pas; elle est l'Humanité du Fils de Dieu. Dès le premier instant de sa conception, elle a été saisie par le mouvement infiniment puissant de la vie divine qui porte le Fils vers le Père; et, dès ce premier instant, la vision intuitive a donné à cette nature humaine du Fils de Dieu la contemplation parfaite de la volonté du Père et de la complaisance infinie qu'y prend le Fils dans sa nature divine et, dans un mouvement irrésistible d'admiration et d'amour, Jésus s'est donné pour ne plus se reprendre : « Vous n'avez pas voulu d'hostie ni d'oblation, et Vous m'avez fait un corps; les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont pas été agréables, alors j'ai dit : Voici que je viens! En tête du livre, il a été écrit de moi : » Je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté » (*Hébr.*, x, 5-7).

» C'est le sens de toute la vie de Jésus, c'est la loi de la nôtre » (*Coll. Verbum salutis Lumen Christi*, Paris, Beauchesne, p. 74, 1947).

base même de sa vie raisonnable et consciencie! et que dans cette paisible et forte lumière que donne la grâce divine à toute âme restée fidèle et pure, la vie chrétienne s'est présentée comme un attachement au Christ, donc comme une option qui est un engagement auquel on ne peut désormais se dérober sans forfaire?

L'Eglise ne nous a pas pris en traître : la formule même qu'elle impose : « Je m'attache à Jésus-Christ pour toujours », est sans équivoque possible.

« S'attacher à Jésus », c'est le suivre ici-bas dans sa vie de travail et d'épreuves pour le suivre ensuite là-haut, dans sa vie glorieuse éternelle; c'est croire en lui de toute son intelligence, adhérer à lui de toute sa volonté, s'unir à lui de tout son cœur; c'est cet engagement foncier de tout l'être où le cœur a la part principale, car psychologiquement l'esprit et la volonté suivent le cœur.

Qui nous enseignera à nous engager ainsi avec un si fidèle et total amour, sinon le Cœur de Jésus?

Et rien que d'avoir mieux compris ce premier acte du Christ à son entrée dans le monde, facilite et simplifie notre vie chrétienne en lui assurant une incomparable force, force que le dernier ne fera qu'intensifier.

b) Le dernier acte du Christ en croix :

« Tout est consommé » (Jo., XIX, 30). « Père, je remets mon âme entre vos mains » (Luc, XXIII, 46).

Avant de mourir, Jésus dit : *Tout est consommé*, témoignant ainsi, comme on l'a vu plus haut, qu'il était allé jusqu'au bout du programme rédempteur

tracé par le Père, jour par jour, heure par heure, minute par minute. Avec le même amour qui lui a fait, dès son Incarnation, s'offrir aux labeurs et souffrances d'ici-bas, il a vécu sa vie mortelle pressé du désir de s'immoler et de verser pour nous tout son Sang.

L'heure est maintenant venue, l'heure bienheureuse où le grand ouvrier, sa tâche enfin terminée, va rentrer dans la maison du Père. Comme, jadis, après avoir créé le monde, Dieu jetait sur son œuvre un dernier regard, le regard du travailleur, de l'artiste qui juge, avant de la signer, l'œuvre faite, et atteste, en la signant, qu'elle a bien toute la perfection qu'il désire, Jésus, avant de quitter ce monde, atteste que rien ne manque à l'œuvre de salut qu'il est venu accomplir. Il l'a menée à sa pleine et parfaite consommation.

Alors, avec ce même amour qui l'a accompagné toute sa vie, dans un grand cri, il remet son âme entre les mains de son Père : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* (Ps. XXX, 8; Luc, XXIII, 46).

« *Spiritum meum* : mon dernier souffle, celui qui termine mon existence humaine terrestre et, avec lui, mon âme, mon Cœur, ma vie, toutes mes œuvres, tout ce que j'aime et porte dans mon Cœur et donc toute mon Eglise, tous mes élus.

» C'est ma gerbe sanglante et cependant triomphale, le fruit de mes labeurs et de mes victoires, ce qui fera, ô Père, votre gloire éternelle comme la mienne; c'est tout le genre humain sauvé que je porte ainsi dans mon Cœur, tous ceux qui depuis le début jusqu'à la consommation des siècles auront

cru en moi, à mon amour et au vôtre, et que votre grâce a sauvés. Tous ceux-là, je vous les remets et confie. »

Parti seul pour la glorieuse et douloureuse course qu'il a faite sur terre, Jésus revient au Père, sa tâche terminée, avec l'immense moisson des élus et des saints. Il est venu pour sauver le monde entier; il a sollicité tous les hommes; sa vie, son Evangile, sa grâce sont allés sous tous les cieux, chez tous les peuples, dans tous les siècles. Au plus profond de tous les cœurs a retenti son appel avec une sonorité et une profondeur qui rend infiniment coupables ceux qui l'ont rejeté et dédaigné; mais tous ceux qui l'ont écouté, qui l'ont suivi d'un cœur docile et reconnaissant, tous ceux-là, il les a faits enfants du Père et de sa Mère, Marie, il les a faits ses frères et, en expirant sur la croix, il les offre comme trophée de victoire.

C'est ce qu'explique magnifiquement Bossuet dans ses *Réflexions sur l'agonie de Notre-Seigneur*, où il montre Jésus-Christ au cours de ses trois longues heures d'agonie sur la croix, vivant les agonies de tous les hommes depuis le premier jusqu'au dernier, prenant à son compte toutes les douleurs de ces agonies, pour les unir à la sienne et communiquant à tous les mourants, dans la mesure où ils peuvent et veulent s'y prêter, la perfection de ses propres sentiments :

« Si c'est une grâce de l'agonie du Sauveur, que de rendre vains les efforts de Satan dans un temps où la raison obscurcie, affaiblie et préoccupée aurait peine à s'en défendre, ou, pour mieux dire, ne s'en défendrait pas, c'est encore une plus grande grâce

que d'associer cette âme par un droit d'union, de société, de commerce entre le Chef et les membres vivants, aux emplois divins de l'âme de Jésus-Christ et aux vertus héroïques qu'il pratique dans cet état. Le Sauveur s'était chargé non seulement des péchés, mais aussi de tous les intérêts, des obligations, et de tous les devoirs de ses enfants et de ses véritables membres mystiques.

» Leur agonie était, à la croix, distinctement présente aux yeux de son Cœur. Il prédit le genre de maladie dont ils devaient mourir, et comme il n'ignorait pas combien les douleurs et les symptômes d'une maladie violente ou précipitée, liaient, avec les sens, les plus nobles puissances de l'âme et les rendraient faibles et impuissantes dans leur abattement, qui pourrait comprendre l'étendue et l'effort de la charité avec laquelle il regarda leur agonie comme inséparable de la sienne?

» Tout ce qu'il fit alors, il le fit en acquit de leurs obligations et en supplément de ce qu'ils ne pourraient pas faire en ce temps. Il consacra en lui la peine naturelle que l'âme ressent quand elle est frappée des sombres et affreuses idées d'une séparation inévitable : il la sanctifia dans un esprit de soumission et de pénitence, de sacrifice et d'hommage à la souveraineté de son Père, en supplément de leur impuissance, si leur raison obscurcie les rendait incapables d'entrer actuellement dans ses dispositions.

» S'ils ne peuvent les avoir en eux-mêmes, ils les ont en Jésus-Christ, et les avoir en lui par le

droit de la société que la grâce de leur union à lui met entre lui et eux... »

Selon la pensée de Bossuet, Notre-Seigneur sur la croix, comme chef du Corps mystique, unit à son agonie celle de tous ses membres passés, présents et futurs, les faisant ainsi tous mourir avec lui, en lui.

Par sa grâce capitale (c'est ainsi que les théologiens appellent la grâce du Christ comme *chef* « caput » du Corps mystique), Jésus, au cours de sa vie temporelle terrestre, pouvait déjà agir sur tous les hommes, membres de son Corps mystique, passés, présents et futurs. Son action s'exerçait alors à la fois dans le temps et en dehors du temps dans l'immobile présent divin.

Tandis que son existence humaine se développait à l'instar des nôtres dans le cadre de l'espace et du temps, sa vertu d'Homme-Dieu lui permettait de dépasser ce cadre en s'étendant dans tout l'Au-delà et de remplir ainsi de la vertu de ses actions et de ses mystères tous les temps et tous les lieux.

De même qu'il connaissait distinctement les hommes nés et à naître, qu'il en savait toutes les actions, tous les mérites, et tous les péchés avec toutes leurs circonstances et conséquences concrètes, de même son action rédemptrice les atteignait tous en vertu et en droit (c'est ainsi que, d'après saint Paul, nous sommes tous déjà ressuscités et au ciel avec Jésus-Christ (1), bien qu'en fait ils ne dussent en bénéficier qu'au terme plus ou moins lointain de leur existence temporelle.

(1) Eph., II, 6.

Nous étions donc tous là, dans sa longue et douloureuse agonie, présents dans le présent alors actuel de son existence terrestre. Il nous purifiait, nous sanctifiait, nous offrait.

Et qu'avons-nous donc autre chose à faire, nous autres, arrivant à l'existence dix-neuf siècles plus tard, sinon d'entrer dans cette volonté si bienfaisante, si aimante du Christ, de prendre, en effet, tous les sentiments qui étaient en lui et qu'il a voulu faire nôtres, de siens qu'ils étaient, d'entrer aussi parfaitement et profondément que possible en union de toutes ses dispositions intérieures, de tout ce qu'a pensé, désiré et voulu son Cœur; de nous unir le plus intimement possible à son *Ecce venio*, pour pouvoir, à l'heure de la mort, dire avec lui, et comme lui, le *Consummatum est*.

Et nous voici donc encore impérieusement ramenés au Sacré Cœur!

A la fin, comme au début, il est là, s'imposant, en quelque sorte, à nous, commandant tous nos actes religieux, y imprimant sa marque pour les rendre dignes de lui et de son Père.

Nous y étions amenés au début par la logique de l'Incarnation et maintenant par celle de la Rédemption. L'union à l'*Ecce venio* ou au premier battement du Cœur de Jésus, commande toute notre vie religieuse ici-bas et l'union au *Consummatum est* commande notre entrée dans la vie éternelle.

Commentant Bossuet, Dom Maréchaux l'explique dans une très belle page que je cite en entier pour clore ce chapitre :

« Sur la croix, Jésus employait ce qui lui restait

*TABLE
DES MATIÈRES*

PREFACE.	5
CHAPITRE PREMIER. — Opportunité de la dévotion au Sacré Cœur à l'heure actuelle.	9
CHAPITRE II. — L'Eglise et le Cœur du Christ.	19
CHAPITRE III. — L'objet de la dévotion au Sacré Cœur.	34
CHAPITRE IV. — Le Cœur de Jésus, centre de toute la religion.	52
CHAPITRE V. — Le Cœur de Jésus dans l'Evangile.	75
APPENDICE I. — <i>Une embuscade de l'Evangile.</i>	111
APPENDICE II. — <i>Le Cœur de Jésus au cours de son agonie sur la croix.</i>	114
CHAPITRE VI. — Nos devoirs envers le Sacré Cœur.	116
CHAPITRE VII. — La réponse du Sacré Cœur à l'amour des hommes.	149